

HOMMAGE
A
M. LÉON HEUZEY

— 5 NOVEMBRE 1911 —

(Extrait de la *Revue de Paris* du 15 novembre 1911.)

Bibliothèque Maison de l'Orient



150959

LE JUBILÉ DE M. LÉON HEUZEY

Une fête intime réunissait le 5 novembre dernier les amis de l'archéologie et de la science orientale. Par les soins d'un comité composé de membres de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie des Beaux-Arts, et de conservateurs des Musées nationaux, une plaquette a été remise à M. Léon Heuzey pour célébrer le trentième anniversaire de la fondation du Département dont il fut, au Louvre, le premier titulaire. Cette plaquette est l'œuvre d'un graveur en renom, membre de l'Académie des Beaux-Arts, M. Frédéric Vernon. Elle synthétise sous une forme heureuse l'hommage rendu au savant et le souvenir de quelques-unes des œuvres précieuses dont il assura la possession à notre pays : d'un côté, la tête enturbannée et déjà populaire du patési Goudéa, de l'autre son gobelet de libation, blasonné de deux génies fantastiques et de deux serpents entrelacés ; sur la face : *A Léon Heuzey ses amis, ses élèves, ses admirateurs* ; sur le revers : *En souvenir du XXX^e anniversaire de la fondation du Département des antiquités orientales au Louvre (1881-1911)*. Enfin une adresse, remise avec la plaquette, contient les noms de 172 savants français et étrangers qui ont participé à cet hommage ; on y compte presque tous les orientalistes connus et la plupart des maîtres de l'archéologie contemporaine. Le comité a reçu des adhésions de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Autriche.

de Belgique, de Danemark, de Grèce, de Hollande, d'Italie, de Norvège, de Russie, de Suisse et des États-Unis d'Amérique.

Certains qui se sont abstenus ont voulu cependant en expliquer les raisons, et nous pourrions citer la lettre touchante d'un archéologue allemand qui, s'excusant de ne pas envoyer une cotisation à cause de la très grande modicité de ses ressources, tint à dire néanmoins tout ce qu'il devait aux travaux du maître français.

En me demandant d'exposer à ses lecteurs les motifs de ce jubilé, la *Revue de Paris* a voulu à son tour apporter son tribut d'amitié et de reconnaissance au savant que nous fêtons. Je voudrais répondre à son désir, sans me dissimuler les difficultés d'une tâche si délicate. « C'est une faute contre la politesse, dit La Bruyère, que de louer, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poète¹. » Je ne sais si tous les archéologues me pardonneront de louer un archéologue, si tous les orientalistes entendront avec joie énumérer des titres scientifiques qui ne sont pas les leurs. Mais peut-être aussi s'en trouvera-t-il qui, connaissant bien le maître et son œuvre, penseront que je n'en dis pas assez ou que je le dis mal. Je prie ceux-ci seulement de m'excuser.

En retraçant la carrière, heureusement encore inachevée, d'un savant contemporain, c'est surtout aux jeunes gens que je songe, à nos étudiants, à tous ceux qui travaillent, pour leur montrer quel enseignement on en peut tirer. Ils verront combien la vie la plus régulière et la plus belle est quelque chose de complexe, que les événements conduisent, à laquelle ni l'incertain ni l'imprévu ne manquent. Ils comprendront comment un esprit délié sait s'accommoder aux circonstances, s'adapter à la science qui marche, la suivre et aussi la pousser dans la bonne voie. Ils sentiront enfin tout le prix de la ténacité dans l'effort, de la foi complète dans la dignité et la beauté morale du travail. Aux nonchalants et aux sceptiques qui se plaisent à railler eux-mêmes la vanité de la science et de leur propre labeur, il n'est pas mauvais d'opposer l'exemple de la

force que conserve à jamais celui qui croit à ce qu'il fait. Celui-là a une hygiène intellectuelle qui n'est pas une des moindres causes de sa supériorité sur les autres hommes.

*
* *

Pour nous qui n'appartenons pas à la même génération, le premier fait qui frappe dans les débuts d'un jeune homme, initié à la science archéologique vers 1855, c'est la différence de préparation. La part laissée à l'initiative de l'étudiant était alors beaucoup plus grande; pas de cours ni même de livres spéciaux pour le guider. Notre camarade, M. G. Radet, dans son livre sur *l'Histoire et l'œuvre de l'École d'Athènes* (1901), a retracé la physionomie de ce qu'il appelle spirituellement « l'âge héroïque », quand, débarquant en Grèce, chacun s'efforçait de trouver ce qu'il pourrait y faire, quand Grenier longeait l'Illissus, son *Phèdre* à la main, et parcourait avec *OEdipe* le bois de Colone, quand l'enthousiaste Benoit se blotissait dans une crevasse du volcan de Santorin pour y lire la *Théogonie* d'Hésiode et y retrouver la nature bouleversée par le chaos de la genèse hellénique. C'était, en somme, pour mieux comprendre les auteurs classiques, pour mieux s'imprégner de l'atmosphère grecque que l'on s'expatriait; la littérature était le but unique des travaux entrepris.

Les choses ont changé. Assurément nous ne regretterons pas la part faite aux recherches de monuments et d'inscriptions, aux publications de documents inédits, en un mot à la science proprement dite. Mais nous devons à nos aînés un double hommage. D'abord leur culture littéraire était incontestablement supérieure à celle d'aujourd'hui; ils étaient élevés et nourris dans le commerce et l'amour des textes classiques. Ils n'ont pas commencé, comme tant de nos élèves, par se jeter dès l'âge de dix-huit ans sur les *Jahrbücher*, les *Mittheilungen* et les *Bulletins* pour s'abreuver des opinions d'autrui et y puiser des idées ou contradictoires ou toutes faites. Ils consacraient de longues années à former dans leur cerveau comme un *humus* fertile sur lequel on pouvait ensemençer. Cette éducation a été en Allemagne celle des Creuzer, des Gerhard, des

O. Jahn, en France celle des Lenormant. Quand on lit leurs livres — où beaucoup d'erreurs aujourd'hui démontrées sautent aux yeux —, on est pourtant ému par l'imposante érudition qui s'y découvre, par la sûre et abondante connaissance des textes dont ils font preuve.

C'est aussi l'impression qu'on a en lisant le *Mont Olympe* et la *Mission de Macédoine* de M. Heuzey, ou ses articles sur les terres cuites et sur les vases peints, publiés dans les *Monuments de l'Association des Études grecques*. Toujours la pensée de l'auteur se réfère à des passages d'auteurs que lui sont familiers. Sous la couche archéologique court un large flot de littérature antique qui s'épand librement. Nous aurions peine à trouver chez nos étudiants la même instruction. C'est moins leur faute que celle de notre enseignement, plus resserré, plus spécialement adapté à une fin précise. Peut-être n'est-il pas inutile aujourd'hui de rappeler combien les anciennes « humanités », réduites à elles-mêmes, ont produit de savants remarquables et bien outillés pour le travail scientifique.

En effet — et c'est ici le second point que je voulais mettre en lumière —, si l'on a pu quelquefois sourire des préoccupations vaguement littéraires d'un « Athénien » partant pour la Grèce, il y a cinquante ans, nous ne devons pas oublier que cette préparation générale n'a pas empêché nos aînés de trouver leur voie. Plus que les règlements, plus que les directeurs et les ministres, ce sont eux, ces « littéraires », qui ont créé l'École telle que nous la connaissons et telle que nous l'aimons. Ce sont eux qui, jeunes et ardents, lancés à la découverte sur les grandes routes de Grèce, mis face à face avec les ruines ensoleillées, ce sont eux qui ont découvert le vrai sens des choses et créé nos méthodes de travail. Ils ont compris, ces fervents adorateurs des lettres, que l'art ne vient pas se superposer simplement à la littérature, qu'il ne s'y accroche pas comme une fleur à un rocher, mais qu'il est à lui seul un langage et une substance, et qu'il contient tout un monde. La révélation se fit assez vite et c'est ce que M. Radet appelle « le nouveau régime », que nous devons à la génération dont firent partie nos maîtres Léon Heuzey et Georges Perrot. Mais ce qui resta à ces initiateurs des habitudes prises par leurs devanciers, ce fut de ne pas limiter leur curiosité,

d'ouvrir leur esprit à tout ce qui intéressait la vie grecque sous toutes les formes.

Il me semble qu'à cet égard, la première œuvre archéologique de M. Heuzey, le *Mont Olympe et l'Acarnanie* (1860), peut être considérée comme un des meilleurs spécimens du genre. Les antiquités du pays y sont envisagées sous les aspects les plus divers, monuments, inscriptions, langue, traditions et légendes, races.

La *Mission de Macédoine*, décidée sur l'ordre de l'empereur Napoléon III (1861-1862) et riche en documents de toute sorte dont la mise en œuvre dura quinze ans, parut en 1876; la composition en était conçue d'après les mêmes principes. L'auteur y fut servi par une collaboration précieuse, bien vite transformée en amitié étroite, celle de l'architecte, M. Daumet, dont la verte et active vieillesse rivalise glorieusement aujourd'hui avec celle de son camarade de voyage. Tout récemment, un Athénien qui a exploré la même région, M. Perdrizet, rendait hommage aux qualités de ce livre qui n'a presque pas vieilli¹. Nous avons perdu l'habitude de publications de ce genre et nous nous contentons, d'ordinaire, de nos *Reisefrüchte* sous forme de quelques articles insérés dans une revue spéciale. Est-ce simplification, amour de la brièveté? Ou bien n'est-ce pas aussi que les voyageurs actuels seraient souvent embarrassés d'avoir en même temps à éditer des inscriptions grecques, à commenter un texte byzantin, à déchiffrer une vieille monnaie, à recueillir un conte ou une chanson populaire?

De la mission de Macédoine devait sortir plus tard encore, en 1886, une étude approfondie et serrée sur la campagne de Jules César et la bataille de Pharsale. Les lieux et les circonstances des combats y sont minutieusement décrits et suivis pas à pas, avec toute la rigueur possible. L'exactitude sévère de l'historien et la perspicacité de ses recherches sur le terrain placent le mémoire intitulé *les Opérations militaires de Jules César* parmi les meilleurs travaux de topographie ancienne. Il dénote une singulière souplesse à s'adapter aux besognes délicates d'une science très spéciale.

Mais, dès le début, les travaux relatifs à l'exploration de

1. *Annales de l'Est*, 24^e année, fasc. 1, 1910.

la Macédoine avaient donné naissance à une œuvre qui contribua beaucoup à établir le renom du jeune écrivain : c'est sa notice sur l'*Exaltation de la fleur*, consacrée au beau bas-relief archaïque qu'il avait eu la chance de découvrir à Pharsale et qui est aujourd'hui un des joyaux du Louvre. Cette étude est restée célèbre dans le monde des archéologues et des amateurs de l'art grec, parce qu'elle est typique et caractérise admirablement la science française de cette époque. L'art d'écrire y est mis au service de l'érudition ; la préoccupation de bien dire n'y est pas moindre que celle d'analyser et de commenter. Certes, je connais bien des savants qui aujourd'hui font fi de ce souci, qui croiraient perdre leur temps s'ils avaient cure du style et qui englobent sous le terme méprisant de « littérature » tout ce qui n'est pas leur jargon négligé. Les archéologues qui étaient « des humanistes » ne raisonnaient pas ainsi. Il est juste d'ajouter que la race n'en est pas complètement perdue. Beaucoup d'entre nous tiennent à honneur de présenter leurs idées sous un vêtement qui ne soit pas sordide. Je ne sais rien de plus déplaisant que de parler d'art et de beauté dans un langage laid. Autant faire une conférence sur la propreté avec les mains sales. Ceux qui liront — ou qui reliront — les articles insérés dans le *Journal des Savants* de 1868 sur le bas-relief de Pharsale, auront la sensation d'une œuvre d'art littéraire encadrant une œuvre d'art plastique. Je me souviens d'avoir entendu quelqu'un, qui s'y connaît, dire que ces pages lui avaient tout simplement révélé l'art grec. Je ne crois pas commettre d'indiscrétion coupable en nommant M. Anatole France, et, comme je l'avertissais que l'interprétation proposée — d'ailleurs avec réserves — par M. Heuzey avait été très combattue, il ajouta avec un sourire malicieux : « Raison de plus pour l'aimer ! » Disons d'ailleurs que malgré l'argumentation d'O. Rayet contre le sens mystique du groupement des deux femmes tenant des fleurs, le relief du Louvre demeure énigmatique et ne rentre pas dans la série ordinaire des scènes familières, telles qu'elles apparaissent sur les sculptures destinées à des tombeaux. Aujourd'hui encore l'heureuse trouvaille de M. Heuzey bénéficie de l'attrait poétique et de la beauté mystérieuse dont il a su l'envelopper.

En 1863, la nomination de M. Heuzey à l'École nationale des Beaux-Arts comme professeur d'archéologie fut la première récompense de ses travaux et de ses missions. Il devait y rester quarante-cinq ans. Son enseignement y fut marqué par une innovation qui lui appartient en propre et qui rendit tout de suite son cours populaire : il créa la leçon de costume antique faite avec le modèle vivant. Chaque été, le maître résumait ses leçons de l'année en faisant paraître sur l'estrade, et en drapant lui-même de ses doigts habiles et légers, soit un Égyptien, un Chaldéen, un Assyrien, soit un soldat grec ou une Tanagrécienne, un légionnaire ou un sénateur romain. L'hémicycle des Beaux-Arts était alors trop petit pour contenir la foule qui s'y pressait, mêlée aux élèves de l'École. J'y ai vu Chapu et Chaplain assis sur les bancs et dessinant comme des écoliers, Mounet-Sully et madame Bartet venant y surprendre quelque beau pli de draperie. On savait que par une étude attentive des monuments le professeur avait retrouvé les véritables principes de l'ajustement antique et réformé les idées fausses qui en dénaturaient la structure. De ces belles leçons et de cet enseignement n'est pas encore sorti le livre sur le costume grec et romain dont tous les éléments sont prêts; mais nous en possédons quelques chapitres détachés, comme la pénétrante *Étude sur la Draperie antique*, destinée au Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts, et un travail d'ensemble sur la Toge, publié dans la *Revue de l'art ancien et moderne* (1897). Que de fois j'ai dit à notre maître qu'en nous donnant un jour son traité didactique sur le sujet, il comblerait d'aise les artistes et porterait le dernier coup à la tradition des costumes pseudo-antiques qui continue à sévir sur tant de théâtres et dans tant de tableaux! Ne serait-ce pas aussi un acte de revendication légitime? Car aujourd'hui beaucoup de personnes qui connaissent les vraies règles du vêtement antique ignorent trop que ces principes ont été pour la première fois définis et appliqués dans les leçons de l'École des Beaux-Arts.



En 1870, quelques jours à peine avant la déclaration de guerre, M. Heuzey entra au Musée du Louvre. Il devait y

trouver, pendant près de quarante ans, un champ admirablement approprié à son activité scientifique. Le premier travail qu'il entreprit fut le *Catalogue des Figurines de terre cuite*, travail banal en apparence, dont il devait faire une œuvre originale et forte. Un des maîtres à qui je dois le plus, Albert Dumont, avait coutume de répéter à tout jeune Athénien arrivant à l'École : « Mon ami, faites un catalogue ; ce sera le meilleur moyen d'apprendre votre métier. » Je ne dis pas que ce conseil nous ait toujours charmés. Débarquer en Grèce, l'esprit plein de Phidias et de Praxitèle, rêver de découvertes qui renouvelleront l'histoire de l'art, et retomber de ces hauteurs pour mesurer, le mètre en main, des milliers de petits objets, c'était pour beaucoup d'entre nous une déception assez rude. Pourtant Dumont avait raison et, après vingt-cinq ans passés dans un musée, je me rends bien compte que l'on ne connaît les antiques qu'après les avoir maniés soi-même et longuement regardés avant de les décrire. M. Heuzey n'avait pas besoin des conseils d'autrui pour comprendre ce que la besogne minutieuse d'un catalogue contenait d'enseignement précieux. Il a connu aussi cet apprentissage plus décisif encore et plus redoutable : l'achat des objets, avec les dangers et les émotions qui s'y mêlent, la nécessité de saisir l'occasion au vol, la crainte d'être trompé. C'est un poste d'avant-garde et de combat. Tant pis pour ceux qui y font quelque faux pas ; l'opinion publique, toujours heureuse des erreurs des savants, ne leur pardonne pas. Ceux qui ont passé par là savent que le métier comporte des nuits blanches. Mais de tels soucis ne font pas reculer les travailleurs qui viennent chercher dans un musée le laboratoire indispensable à leur science.

La rédaction du *Catalogue des Figurines* et l'acquisition de la magnifique collection de terres cuites qui forme aujourd'hui au Louvre la Salle de Tanagre, occupèrent les premières années du nouvel adjoint à la Conservation. Dans ce petit livre de 240 pages, paru en 1882, M. Heuzey me semble avoir fixé le véritable type des publications de ce genre. Au lieu d'énumérer les pièces une à une et de se contenter de les décrire, il les groupa et accompagna chaque catégorie d'un commentaire historique ou archéologique ; c'est une leçon continue qui s'adresse au visiteur et qui lui explique tout ce qu'on peut

tirer de ces petits objets pour la connaissance générale de l'art et même de la société antique. Autre chose est d'instruire le promeneur qui parcourt nos galeries avec le désir d'apprendre; autre chose, de renseigner le savant et l'artiste qui veulent étudier l'objet en lui-même. De là, une double série d'ouvrages. Le petit *Catalogue* répondait à la première exigence. L'album des *Figurines antiques de terre cuite*, illustré par l'habile burin d'Achille Jacquet et publié en 1883, répondait à la seconde; les deux textes, adaptés à des lecteurs différents, se complètent et s'éclairent. On y trouve beaucoup d'idées qui ont passé aujourd'hui dans le domaine courant, mais qui alors étaient neuves et dont on oublie trop souvent la source. L'importance de l'art industriel, plus naïf et plus spontané que le grand art, témoin parlant des superstitions populaires, écho des modes et des prédilections artistiques, toujours changeant, toujours mouvant comme la société elle-même; le rôle des Grecs insulaires dans la formation de la plastique, intermédiaires naturels entre l'Orient et la Grèce continentale; l'action en retour des créations helléniques sur l'art oriental lui-même, formule heureuse qu'on voit maintenant répétée sans cesse et appliquée à toutes sortes de cas; la persistance des traditions dans les types divins, l'évolution qui mène de la brutale idole naturaliste à l'image idéale de la Vénus naissant des flots, ou de la sévère Déméter à la pimpante Tanagréenne. Tout l'art grec, avec ses éléments caractéristiques, est saisi et comme mis à nu dans ces humbles ex-voto d'argile qui, même sans grâce et sans beauté, ont toujours le mérite d'être ingénus et sincères.

On eut bientôt la preuve que la pratique quotidienne de ces monuments assurait à celui qui vivait familièrement avec eux une sûreté de coup d'œil fort utile à un conservateur de musée. Vers 1880 avait paru sur le marché de Paris une série de terres cuites, dites d'Asie-Mineure, où l'on remarquait des groupes de grande taille, dont le style romantique excita l'admiration enthousiaste de beaucoup d'amateurs. Soigneusement entretenue par les marchands qui y trouvaient des gains considérables, cette vogue dura une dizaine d'années, en dépit des polémiques violentes que suscita bientôt la question d'authenticité. Mon confrère et ami M. Salomon Reinach a retracé l'his-

toire de cette échauffourée archéologique, après avoir pris lui-même une part active à un combat où il reçut et distribua maints horions¹. La partie était rude; non seulement les amours-propres scientifiques, mais de gros intérêts matériels étaient en jeu. J'ai connu un amateur qui, après m'avoir montré sa collection où il n'y avait même pas un pan de draperie antique, me disait: « Monsieur, j'en ai ici pour près de cent mille francs. » C'était le temps où le délégué d'un grand musée étranger venait, sous nos yeux, à l'hôtel Drouot, faire d'importants achats de ces terres cuites, à la grande joie de nos contradicteurs qui nous raillaient publiquement.

Aujourd'hui que l'orage s'est dissipé et que la vérité, comme toujours, a triomphé, je puis bien dire que notre plus ferme appui dans ces heures de lutte, parfois de découragement, fut le maître que nous considérions comme le plus sûr connaisseur en cette matière. Pas une fois je n'ai vu M. Heuzey varier dans son jugement sur ces « intruses ». Tout ce qu'il savait sur cet art populaire lui faisait considérer comme suspects les sujets soi-disant antiques et inédits que l'on vantait à grands cris. Son goût si pur répugnait à attribuer à des disciples de Praxitèle ou de Lysippe ce qui était à peine digne d'un élève de Chinard. Dès le premier moment son opinion fut faite, et je me souviens d'avoir assisté, dans son bureau du Louvre, à une longue séance où il essaya en vain — *quos vult perdere Jupiter dementat* — de convertir un savant professeur qui avait accepté de publier une collection parisienne remplie de ces dangereuses nouveautés.

Le plus difficile dans notre science n'est pas de douter. Beaucoup pratiquent cet art avec désinvolture et rejettent en bloc tout ce qu'ils ne connaissent pas. Il est autrement délicat de distinguer le bon et le mauvais, de condamner et d'absoudre à propos. L'épisode des terres cuites fausses eut une sorte de contre-partie heureuse dans la réhabilitation que M. Heuzey entreprit, après avoir examiné en 1890, au Musée de Madrid, un important groupe de sculptures ibériques que de bons juges avaient condamnées comme fausses. Mieux averti par ses connaissances de l'art oriental, M. Heuzey démêlait, au milieu

¹ *Revue critique*, 1885, I, p. 481; II, p. 93; 1890, I, p. 41; 1891, I, p. 424; *Classical Review*, avril et mai 1888.

d'étrangetés qui déconcertaient l'œil au premier abord, des ajustements, des parures, des accessoires, des procédés d'exécution qui restaient conformes aux plus saines traditions antiques et qu'un faussaire aurait ignorés. Sa communication à l'Académie des Inscriptions¹, son article dans la *Revue d'Assyriologie*² étonnèrent d'abord; on admira la hardiesse de la thèse, la vigueur de l'argumentation, mais la preuve restait à faire par d'autres moyens que des raisonnements. Elle fut faite. Grâce au zèle diligent d'un ancien membre de l'École d'Athènes, M. Arthur Engel, auquel s'adjoignit plus tard M. Pierre Paris, une mission s'organisa rapidement pour faire des fouilles sur l'emplacement d'où provenaient les statues de Madrid. Les travaux, dont on peut voir les résultats au Louvre dans notre Cabinet des Antiquités ibériques, démontrèrent surabondamment que le sol espagnol contenait encore des monuments tout semblables. Cette première victoire devait en amener une autre. Avec une véritable divination, l'auteur du mémoire sur *les Statues Espagnoles de style gréco-phénicien* disait que cet art, évoluant depuis l'archaïsme jusqu'à la décadence, avait dû passer par un stade de perfectionnement dont on ne connaissait pas encore les effets. Six ans après, en 1897, la découverte due à M. Pierre Paris du célèbre buste de la Dame d'Elche, acquis par M. Bardac et donné par lui au Louvre, prouva combien la prophétie était juste. Heureux les savants dont les hypothèses se vérifient; plus heureux encore et plus rares ceux qui sont là pour voir triompher leur idée.



Les travaux et les découvertes que nous venons de rappeler suffiraient déjà à la notoriété d'un savant. Pourtant je n'ai encore rien dit de la carrière nouvelle où depuis 1881, placé à la tête d'un département spécialement créé, M. Heuzey était en train de conquérir d'autres titres à la reconnaissance du monde scientifique.

En 1877, le vice-consul de France à Bassorah, M. de Sarzec,

1. *C. Rendus*, 18 avril 1890.

2. Tome III, 1891, p. 96.

explorant la région du Chatt-el-haï, s'arrêta au lieu nommé *Tello* et fut frappé de l'abondance des débris antiques qui jonchaient le sol. Malgré l'insécurité du lieu, il s'y établit et y fit, à ses frais, deux campagnes de fouilles où il acquit la conviction que d'importants édifices reposaient ensevelis sous le sable. Revenu en France en 1878, il put montrer au Ministre de l'Instruction publique, M. Waddington, quelques pièces antiques qu'il apportait avec lui et celui-ci l'adressa à son confrère de l'Académie des Inscriptions, M. Heuzey, pour plus mûr examen. Dès la première inspection de ces fragments, dont quelques-uns appartenaient à une grande statue de diorite, restée sur place, le conservateur du Louvre comprit la haute valeur de la découverte. On peut voir dans nos vitrines un de ces débris, un petit éclat où subsiste un ongle ciselé avec une extrême délicatesse. Ce bout de pierre fut comme la pépite que rapporte un prospecteur et qui dénonce le placer d'or. Du premier coup, M. Heuzey avait deviné la richesse du sol de *Tello* et l'importance pour l'histoire de l'art des sculptures qu'on y découvrirait. En 1880, M. de Sarzec repartait, muni d'instructions précises, mais c'est seulement en 1882 qu'après de laborieux pourparlers, où plus d'une fois faillit sombrer l'espoir de rattacher définitivement la possession de ces objets à la France, le Parlement vota les sommes nécessaires au remboursement des frais déjà faits et à la continuation des fouilles. M. de Sarzec a dit lui-même, aux premières pages des *Découvertes en Chaldée*, quelle fut dans cette solution heureuse la part prépondérante de celui qui allait devenir son ami et son conseiller le plus intime.

Nous n'avons pas besoin de raconter les fouilles de *Tello*. On sait ce qu'elles ont produit et comment, d'un coup, en attendant les belles trouvailles des missions Dieulafoy et de Morgan à Suse, qui suivirent de près, elles transformèrent la section orientale du Musée du Louvre, jusqu'alors réduite à la possession des bas-reliefs assyriens de Khorsabad et de Nimroud. Tout le monde connaît l'imposante série de statues en diorite noir qui accueillent aujourd'hui le promeneur dans la grande galerie du rez-de-chaussée, et la salle du premier étage qui renferme les précieux reliefs et petits monuments de la mission de Sarzec. Le nom du patési Goudéa, popularisé par ces décou-

vertes, y forme comme un point lumineux qui éclaire une antiquité vieille de plus de quatre mille ans. Mais ce qu'on ne connaît pas, c'est le travail patient, l'effort continu et laborieux qu'il a fallu pour amener dans notre musée les trésors qu'on y voit. Pour parlers et négociations, correspondances, voyages à Constantinople, entrevues diplomatiques, audiences même de souverain, tout a été mis en jeu pour assurer au Louvre la possession de ces richesses.

J'ai été bien souvent le témoin et le confident de ces longues et délicates opérations ; je sais les peines qu'elles ont coûtées ; je sais aussi avec quel sentiment de patriotique fierté peut contempler son œuvre celui à qui nous devons la plus complète collection d'antiquités orientales qui existe actuellement au monde. Le *Catalogue des Antiquités chaldéennes du Louvre*, paru en 1902, et le grand ouvrage sur les *Découvertes de Chaldée*, commencé en 1884, expliquent en détail toutes ces acquisitions. Il y a là un ensemble de monuments qui font reculer d'environ vingt siècles les annales de l'Orient asiatique, qui nous renseignent sur l'organisation sociale et les mœurs de peuples dont on ne soupçonnait pas l'existence, qui mettent des milliers de textes nouveaux aux mains des épigraphistes, des centaines d'objets d'art entre celles des archéologues, et qui ouvrent un chapitre entier, celui du début, dans l'histoire du monde civilisé. M. de Sarzec, lui, a donné plus que son temps et sa peine à une telle œuvre ; il lui a donné sa vie. Je me souviens de l'avoir vu à Paris, en 1900, quand miné et rongé par la maladie de foie à laquelle il devait succomber, il préparait encore, avec une indomptable énergie, sa douzième campagne de fouilles. Il mourut à Poitiers, le 31 mai 1901, et, quelques semaines après, madame de Sarzec, compagne admirable de tous les voyages et de toutes les fatigues de son mari, était enlevée à son tour. Ceux qui portent leurs pas nonchalants dans les galeries d'un musée ne se doutent pas quel champ de bataille ils parcourent, ni que de vies humaines ont été sacrifiées pour mettre en place ce qu'ils regardent d'un œil distrait !

Depuis les premières découvertes de Tello et surtout depuis la création du département oriental en 1881, M. Heuzey avait résolument orienté ses travaux dans une autre direction. Il ne

disait pas adieu à la Grèce, mais il étendait son horizon et remontait aux sources mêmes de l'art hellénique. Sa publication, encore en cours, sur les *Origines orientales de l'art grec* (1891), est le témoignage de cette préoccupation. Par l'Orient il veut expliquer la Grèce. On conçoit que grâce à un effort soutenu un archéologue, en pleine possession de son talent et de sa méthode, arrive à pénétrer une science nouvelle. Mais pour y devenir lui-même un maître, pour y conquérir la réputation d'un savant dont l'opinion fait autorité, il faut des qualités peu ordinaires. Ce n'est pas la première fois qu'on voit en France un homme nourri des lettres grecques aborder le domaine oriental. F. Lenormant et A. de Longpérier en sont des exemples. Avec d'autres de ses contemporains, comme G. Perrot et G. Maspero, M. Heuzey a contribué à faire entrer dans le cycle des études classiques, dans l'ensemble des connaissances que nul homme de bonne éducation ne peut plus délaissier, des parties de l'histoire ancienne qu'on abandonnait autrefois aux spécialistes et aux érudits de profession. Mais dans cette tâche, qui a enrichi le domaine commun, il apporte des habitudes d'esprit et des idées qui lui sont propres. Il ne procède pas, comme d'autres, par vues d'ensemble et par cadres larges. Son travail est, avant tout, d'analyse et d'observation minutieuses. Son œil perçoit d'abord et scrute les parties les plus infimes d'un monument pris en particulier, pour en établir le caractère et le sens, avant d'en tirer une conclusion qui s'étendra à d'autres œuvres. A trois ou quatre reprises, il est revenu sur le monument le plus célèbre de Tello, la *Stèle des Vautours*, remettant en place un fragment nouveau, reprenant et complétant sa description, retournant en tous sens les détails des scènes sculptées sur les deux faces. Sa méthode est, comme on dit, exhaustive, et c'est bien, appliquée aux monuments d'Orient, celle que nous avons remarquée dès le début dans le *Mont Olympe* et la *Mission de Macédoine*.

Disons brièvement quelques-uns des résultats obtenus par ce mode d'auscultation patiente. Après les découvertes de Tello, l'histoire de l'art en Mésopotamie, pendant les hautes périodes antérieures à l'an 2000, était tout entière à constituer. C'était comme un grand chaos de monuments de tout genre,

les uns d'une rudesse incroyable de style, relevant d'une humanité presque sauvage, d'autres délicats dans leurs conventions archaïques. Déjà les inscriptions incisées sur tablettes de terre cuite ou gravées sur pierre avaient permis d'établir quelques généalogies de rois et de gouverneurs de villes. Les travaux d'Amiaud et d'Oppert, unis à ceux des orientalistes d'Allemagne, d'Angleterre et d'Amérique, avaient réussi à débrouiller les périodes historiques et à jalonner la route. L'écriture elle-même permettait de suivre, avec ses changements de formes, l'évolution chronologique. A M. Heuzey revient l'honneur d'avoir complété l'œuvre des épigraphistes, en déterminant d'après le style des œuvres d'art les différentes phases de l'histoire chaldéenne, depuis les temps lointains du vieux Mesilim, roi de Kish, et d'Our-Nina, patési de Lagash, jusqu'aux débuts de la première dynastie babylonienne, c'est-à-dire pendant une durée de dix à douze siècles. Le point culminant qui marque la plus haute prospérité de la civilisation sumérienne est le règne du patési Goudéa, dont le Louvre possède onze statues presque complètes, une statuette qui le représente assis, la masse d'armes et le gobelet à libation, le cachet et autres petits monuments blasonnés à son nom. Il est précédé par un long archaïsme dont nous suivons les progrès avec d'importantes œuvres d'art, comme les tablettes généalogiques d'Our-Nina, la Stèle des Vautours d'Eannadou, le Vase d'argent d'Entéména. Tout se classe et s'ordonne dans le groupement présenté par le *Catalogue des Antiquités chaldéennes*, suivant des règles qui ne peuvent varier, car elles se fondent sur les lois connues du développement artistique. L'auteur montre que, là où les textes écrits font défaut, on peut se fier au caractère des objets, les ranger chronologiquement, et que l'on commettait de graves erreurs en plaçant à l'époque d'Our-Nina des pièces qui appartiennent au temps de Goudéa. Il est même arrivé à l'archéologue de rectifier des dates proposées par les épigraphistes, dans le cas, par exemple, du roi Dounghi dont on voulait faire un prédécesseur et un suzerain de Goudéa, alors qu'il lui est postérieur.

L'étude de la haute antiquité chaldéenne devait conduire bientôt à d'autres enquêtes aussi fécondes. J'en noterai une,

en particulier, dont les résultats sont exposés dans un court mémoire qui fait partie des *Mélanges Perrot* (1903), et dont l'application sert de base au chapitre des *Découvertes en Chaldée* concernant les cylindres gravés. Rien n'est plus compliqué que la mythologie orientale. Les dieux pullulent, les génies et les êtres fantastiques se mêlent et se confondent; les inscriptions confirment l'extrême abondance des divinités de tout genre. Comment ne pas se perdre dans ce dédale? Comment distinguer les grands dieux des génies secondaires, et les êtres célestes des simples mortels? De l'observation attentive des monuments assyriens et chaldéens, M. Heuzey a déduit quelques règles simples qui lui ont permis de réformer beaucoup des interprétations autrefois proposées pour expliquer les sujets gravés sur les cylindres. Il suffira de lire le texte rédigé par M. Menant pour la grande publication de la *Collection de Clercq*, ou tout autre catalogue des années antérieures, et de les comparer aux commentaires de M. Heuzey sur les cylindres de Tello, pour comprendre le progrès réalisé. Plus de sacrificateurs ni d'initiés, ni de prêtres aux chapeaux baroques, ni d'inventions aussi bizarres qu'inexactes. La lumière a pénétré dans cette matière confuse; les cadres se forment, la hiérarchie divine apparaît. Tout n'est pas encore élucidé, mais tout s'éclaircit.

Ainsi, partout où il a touché à quelque sujet, son esprit d'ordre et de précision a servi l'auteur. On peut dire, sans faire tort aux qualités éminentes de la science étrangère, que par là il a montré des facultés bien françaises. Le besoin de clarté et de netteté l'obsèdent jusque dans les moindres détails d'un livre, dans l'agencement d'une planche, dans le choix des caractères d'imprimerie et de la beauté du papier. Ses éditeurs en savent quelque chose. Mais ce souci, qui va jusqu'à l'inquiétude, cette recherche passionnée de la perfection en toutes choses n'a-t-elle pas aussi sa noblesse?

Un petit fait prouvera jusqu'à quel point le conservateur du département oriental a poussé les scrupules; pour être mieux servi, il s'est fait lui-même ouvrier réparateur. Une opération très délicate dans un musée est le nettoyage et la restauration des pièces. On les confie à des professionnels, mais le résultat n'est pas toujours ce qu'on en attend. Parmi

Les antiquités de Tello, venues au Louvre se trouvait un vase d'argent, à monture de cuivre, tout recouvert d'une gangue épaisse. A travers les boursouffures de l'oxydation, on distinguait encore quelques traits incisés qui ressemblaient à une aile. Le vase était donc ciselé? M. Heuzey ne voulut s'en remettre à personne du soin de dégager le décor. Pendant des mois et des mois, chaque fois que j'allais le voir, je le trouvais entouré de petits grattoirs, de petits marteaux, de menus ciseaux, et tapotant doucement, effleurant de ses outils la surface du précieux objet. Enfin, peu à peu, se dessinèrent les linéaments d'une vaste composition héraldique, une des plus savantes que l'art oriental antique nous ait transmises. On peut voir au Louvre, ou dans la belle planche du tome II des *Monuments et Mémoires de la Fondation Piot*, l'aspect actuel du vase d'Entéména, orné sur l'épaule d'une jolie frise de sept génisses couchées, blasonné sur ses quatre faces avec le groupe quatre fois répété, mais varié, d'un grand aigle à tête de lionne, qui lie de ses serres deux quadrupèdes, lions ou bouquetins. Je pense que parmi les objets réunis dans cette salle, c'est peut-être celui que le maître aime le mieux, d'une affection presque paternelle, puisqu'il l'a de ses mains rendu à l'existence.

Il arrive rarement à un homme d'avoir deux carrières dans sa vie. Il est plus rare encore d'y réussir également et de les fondre dans un tout harmonieux. C'est pourtant le cas de celui auquel nous devons le *Catalogue des Figurines antiques* et le *Catalogue des Antiquités chaldéennes*. L'helléniste et l'orientaliste ne se séparent pas. C'est, je crois, l'essence de l'enseignement que nous recevons de lui. Pendant longtemps on a pu vivre de la Grèce seule et satisfaire avec elle tous ses besoins intellectuels. Mais la science a marché et ce qui suffisait au passé ne suffit plus au présent. Quelque opinion que l'on ait sur les rapports de la Grèce et de l'Orient, qu'on accepte ou non les influences réciproques, il est impossible aujourd'hui à l'historien de séparer ces deux domaines par une cloison étanche. Qu'on le veuille ou non, l'helléniste de demain doit être en quelque façon un orientaliste, sous peine d'ignorer la moitié de son métier. L'apparition inattendue et surprenante de la Crète de Minos n'a fait que renforcer la nécessité de cette

double éducation. Il n'est point de livre ni d'article sur la période préhellénique qui ne touche à l'histoire orientale. A cet égard, l'auteur des *Origines orientales de l'Art* aura été un précurseur. L'enseignement en partie double qu'il s'est donné à lui-même et qu'il doit peut-être à des circonstances fortuites de sa carrière, est devenu le programme nécessaire de tout apprentissage archéologique.

Si j'ai, même imparfaitement, fait comprendre pourquoi l'idée de notre jubilé a été si bien accueillie en tous lieux, on pourrait peut-être me reprocher de n'avoir pas expliqué ce que l'homme de science et d'étude a été pour beaucoup d'entre nous, comme ami et comme guide. L'affection se tait, là où elle sait qu'elle exprimerait trop mal ce qu'il y aurait de meilleur à dire. M. Heuzey s'est chargé lui-même de tracer le portrait du maître dont la valeur morale entraîne et soutient ceux qui l'entourent. Dans la notice qu'il écrivit pour être placée en tête des *Mélanges archéologiques* d'Albert Dumont, on lit un passage qui s'applique avec justesse à lui-même. Comment mieux terminer qu'avec ses propres paroles, qui peignent si bien ce qu'il est, lui et les siens, ce qu'il sera longtemps encore pour nous ?

« C'est un spectacle fortifiant, dit-il, de voir se dérouler au sein de notre société française, si mal connue à l'étranger et si follement dénigrée par nous-mêmes, cette vie simple et grave, toute pleine de dévouement et de hautes pensées ; que de suivre l'histoire de cette âme formée naturellement dès l'enfance au respect de la dignité morale et trouvant facilement autour d'elle des esprits et des cœurs à sa taille, capables de la comprendre et de s'associer à sa destinée. On a parlé des trésors d'épargne qui renouvellent la richesse matérielle de la France ; de pareils exemples donnent à penser qu'il y a aussi chez nous des réserves de force intellectuelle et morale, qui se forment silencieusement dans l'ombre de l'éducation domestique. »

EDMOND POTTIER